

Emmanuel Bonjean

## Voyage de Schaffhouse à Vienne en Autriche

du 15 au 28 mai 1816

publié par

Anne-Brigitte DONNET

Aux amateurs de l'histoire valaisanne, le nom d'Emmanuel Bonjean n'est pas inconnu.

La notice que l'*Armorial* lui consacre mentionne qu'il naît à Vouvry en 1795, qu'il est « soldat au Corps des gardes d'honneur de Napoléon 1813-1814, précepteur à Vienne 1816-1820, notaire en 1822, vice-grand-châtelain, puis grand-châtelain du dizain de Monthey, secrétaire de la Constituante 1839, député au Grand Conseil 1840 »<sup>1</sup>. Bonjean mourra à Vionnaz le 15 décembre 1840.

En outre, Albert Cornut a révélé en 1930 l'existence des *Souvenirs* que Bonjean a écrits sur sa jeunesse<sup>2</sup>.

En 1938, dans son article sur les *Valaisans en Autriche*<sup>3</sup>, J.-B. Bertrand traite en deux pages de la mésaventure qui mit un terme au séjour autrichien d'E. Bonjean. Il l'intitule arbitrairement : *Une histoire de cagouleurs avant la lettre*<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Armorial valaisan*, 1946, p. 38.

<sup>2</sup> A l'assemblée de la Société d'Histoire du Valais romand, tenue à Vouvry, le dimanche 27 avril 1930. Voir : Albert CORNUT, *Emmanuel Bonjean*, dans *Annales valaisannes*, 1930, pp. 17-27. Dans cet article, A. Cornut cite les passages, selon lui, « les plus savoureux » du texte de son grand-oncle. Le manuscrit a été acquis par les Archives cantonales en 1963. AV, ms. litt. 38/1.

<sup>3</sup> J.-B. BERTRAND, *Valaisans en Autriche*, dans *Annales valaisannes*, 1938, pp. 347-354.

<sup>4</sup> *Ibidem*, pp. 353-354.

Enfin en 1968, M. le chanoine Henri Michelet a publié une pétition des industriels bas-valaisans à la diète et au Conseil d'Etat, du 20 avril 1824, qui a été rédigée par Bonjean <sup>5</sup>.

Les *Souvenirs*, dont je prépare une édition annotée, décrivent entre autres activités, celle que Bonjean a exercée à Vienne, de 1816 à 1820, en qualité de précepteur auprès de familles aristocratiques. C'est à Vienne qu'il rencontre plusieurs jeunes Suisses, étudiants en médecine ou précepteurs comme lui, tel Gallus-Jakob Baumgartner, le futur homme d'Etat de Saint-Gall. Ces jeunes gens se réunissent régulièrement comme tous Suisses à l'étranger, mais leurs réunions ne tardent pas à devenir suspectes à la police sourcilleuse de Metternich. Dix d'entre eux sont arrêtés en 1819, Bonjean lui-même est emprisonné quelques semaines, puis relâché.

Dans ses *Souvenirs*, Bonjean donne la liste de ses manuscrits, un ensemble d'environ « deux mille trente pages », qui avaient échappé, assure-t-il, aux investigations de la police et qu'il ramène dans ses bagages en Suisse en septembre 1820.

Le premier manuscrit mentionné est intitulé : *Mon voyage de Schaffhouse à Vienne du 16 mai 1816*. C'est un texte de 62 pages qui figure dans un recueil collectif de 276 pages <sup>6</sup>.

Si l'on se rapporte à ses *Souvenirs*, Bonjean réside à Fribourg depuis août 1814 ; il est employé d'abord dans un pensionnat, puis dans un négoce jusqu'en novembre 1815, auprès d'une demoiselle Ducrest. Tandis que celle-ci est disposée à lui prêter cent francs pour lui permettre de se rendre en Autriche, « un concours de circonstances et de difficultés » le retiennent en Suisse jusqu'en mai 1816. En attendant, il fait une « tournée » à la maison et obtient de son tuteur la somme de cinq louis. Il travaille également « à régler les comptes de mademoiselle Ducrest ».

Son départ définitif pour l'Autriche est précédé d'un départ manqué.

En effet, Bonjean quitte Fribourg le 20 avril 1816 ; il se dirige vers le Valais en vue de gagner Vienne par l'Italie. A Sion, il rejoint une compagnie que lui a procurée mademoiselle Ducrest pour être son « mentor tant durant le voyage que dans cette capitale ». Mais les deux voyageurs n'iront pas plus loin que Loèche quand ils apprendront « que le passage de la montagne est impraticable à cause de la fonte des neiges ». De retour à Fribourg, Bonjean se débarrasse de son chaperon, qu'il qualifie de « fine intrigante ».

En mai 1816, c'est le second départ. Bonjean en a rédigé le récit, que je publie : seul et à pied, avec cent douze livres pour toute fortune, il se dirige vers Ulm où il veut s'embarquer sur le Danube pour Vienne.

<sup>5</sup> Henri MICHELET, *Sur les traces des précurseurs : industries bas-valaisannes 1800-1850*, dans *Vallesia*, t. XXIII, 1968, pp. 133-203.

<sup>6</sup> Le titre intégral du ms est celui-ci : *Voyage de Schaffhouse à Vienne en Autriche fait depuis le 15 au 28 mai 1816, Vöttau en Moravie, le 27 juillet 1816*. AV, ms. litt. 38/2, 1969/4, pp. 169-231.

Misère morale et misère sentimentale accompagnent sa misère matérielle. Bonjean ne quitte pas la Suisse de gaieté de cœur, car il laisse à Fribourg une jeune fille dont il est violemment et vainement épris. L'aveu qu'il lui a fait de ses sentiments n'a rencontré qu'une extrême froideur. Aussi le récit de son *Voyage de Schaffhouse à Vienne* est-il moins une relation de voyage à proprement parler que, « bien plutôt », comme lui-même le précise, « l'analyse de ses sentiments » et, d'après ses *Souvenirs*, « une élégie continuelle sur les rigueurs de sa destinée ».

Son itinéraire se divise en deux parties : du 15 au 20 mai, de Fribourg à Ulm, il effectue le trajet à pied en six étapes ; à partir d'Ulm, il descend le Danube en bateau jusqu'à Vienne, où il arrive le 27 mai.

Cette relation se présente sous la forme de lettres fictives écrites à son ami Ignace Delpech, directeur des postes à Fribourg. Bonjean y livre à la fois ses pensées les plus secrètes et les réflexions que lui suggère son voyage.

S'il essaie de décrire jour par jour les péripéties de sa route (pacte conclu avec un berger, passeport à viser, auberges et aubergistes malcommodes, rencontres fortuites, monuments divers...), ce voyage met surtout en évidence la nature mélancolique d'un jeune homme de vingt ans : rêveries, regrets de son pays et de la « souveraine de son bonheur », clairs de lune, tempêtes, couchers de soleil, illusions, tels sont les lieux communs dont ce romantique se nourrit avec complaisance.

\*

Pour la transcription du texte, j'ai modernisé l'orthographe (les noms propres exceptés) et la ponctuation, résolu les abréviations sans les signaler et restitué entre crochets les mots omis.

A.-B. D.

Voyage de Schaffouse à Vienne en Autriche  
fait depuis le 15 au 28 mai 1816

Vöttau <sup>1</sup> en Moravie, le 27 juillet 1816.

Singen <sup>2</sup>. le 15 mai 1816

Les voilà donc franchies les frontières de ma patrie ! pour la première fois aujourd'hui je couche sur une terre étrangère. Arrivé seul dans une auberge isolée j'ai demandé promptement une chambre et c'est d'ici que malgré le peu d'événements de la journée je m'occupe à vous écrire, Ignace <sup>3</sup> ! je trouverai toujours dans mon cœur une cause secrète qui rendra ma plume éloquente et féconde. Si la nature ne m'offre qu'une ingrate monotonie, je reviendrai au temps passé, je parlerai de ces sentiments inhérents à ma destinée et qui l'ont fixée pour toujours. Oh ! puissent mes fréquentes répétitions ne point fatiguer l'oreille de l'amitié ! puissiez-vous pardonner à mon amour de vous présenter sans cesse le tableau déchirant de mes peines ! Je connais votre âme si sensible à la pitié, le malheureux trouve tant de charmes à épancher ses chagrins dans un cœur compatissant que je n'hésiterai jamais à donner l'essor aux sentiments impétueux qui me transportent auprès d'elle, auprès de Théodosie <sup>4</sup>. Il s'élève parfois dans mon sein des orages terribles ; elle seule peut les dissiper ; qu'il me soit donc permis de recourir à celle qui est la souveraine de mon bonheur.

Mon cher ami, en traversant cette Suisse si belle, si variée dans ses coups d'œil, si riche dans ses productions, si intéressante par ses souvenirs je n'éprouvai qu'amertume ; encore accablée du coup qu'on lui avait porté, mon âme n'était émue et ne se plaisait que dans des tableaux sombres et sinistres : le souvenir des circonstances désolantes qui accompagnèrent mon départ, m'oppressait horriblement <sup>5</sup>. Je me suis soulagé, j'ai versé mes chagrins dans le sein de l'amitié et me suis dit avec une douloureuse complaisance : ils entendront encore une fois parler de moi et si leurs cœurs ne sont pas entièrement fermés à tout souvenir en ma faveur, leurs pensées se porteront encore avec quelque intérêt sur le triste voyageur. Mon âme est plus calme à

<sup>1</sup> Vöttau, à l'ouest de Znojmo, aujourd'hui en Tchécoslovaquie, était « la seigneurie du comte Daun qui recevait Bonjean comme instituteur... ».

<sup>2</sup> Singen, ville industrielle du Bade-Wurtemberg.

<sup>3</sup> Il s'agit probablement d'Ignace Delpech, âgé de 34 ans, célibataire, directeur des postes. Archives d'État, Fribourg (AEF), Recensement n° 1, 1811, p. 58.

<sup>4</sup> Théodosie, nom de la jeune fille qui n'a pas répondu aux sentiments de Bonjean. On la retrouve dans les *Souvenirs* sous la désignation moins fictive de *Thérèse*. Il pourrait s'agir de Thérèse Delpech, âgée de 22 ans. AEF, Recensement n° 1, 1811, p. 57.

<sup>5</sup> E. Bonjean ne s'attarde pas sur le « coup... et les circonstances désolantes qui accompagnèrent son départ » de Fribourg. Il y reviendra plus longuement dans les pages de ses *Souvenirs*, consacrées à cette période de sa vie.



présent ; au moins plus résigné, j'essayerai de vous décrire jour par jour les aventures de mon voyage. Ce sera bien plutôt l'analyse de mes sentiments ; mais une affection aussi malheureuse mérite bien quelque indulgence.

Que de fois, mon cher Ignace, mes regards se sont portés sur cette patrie que j'abandonnais ! Hélas ! je la voyais se perdre peu à peu dans l'horizon, se couvrir d'une teinte bleuâtre et enfin disparaître à mes yeux. Quand du haut d'une colline je distinguais les plaines de Zurich, je m'arrêtais semblable au nautonier que les vents et les ondes emportent loin du port. Il voit en soupirant s'évanouir ces tours sacrées, cette terre chérie que peut-être il est destiné à ne jamais revoir. Mais si une personne adorée respire dans ces lieux, combien sa douleur doit être plus amère ! Ses avides regards cherchent à découvrir l'asile de celle qu'il aime, ils en marquent la place ; mais bientôt cette dernière illusion s'évanouit et il ne lui reste plus de sa patrie et de son amie qu'un triste et tendre souvenir. C'est là ma situation ; il n'est plus de Suisse pour moi. Chaque jour comme l'antique Israélite soupirant après sa première patrie, je me tournerai vers le point du ciel où elle est située et je supplierai l'Eternel de me ramener un jour dans son enceinte et de me rendre tous mes amis.

Je ne suis parti que fort tard aujourd'hui de Schaffouse ; ma marche a été retardée par des haltes fréquentes et j'ai fait tout au plus quatre lieues. Le pays que j'ai parcouru n'est pas à beaucoup près aussi riant que celui de l'Argovie ; le paysage y est peu animé, des champs, des prés d'un vert flétri entrecoupés par quelques bois : voilà toute la variété de la nature. La contrée est montueuse et la route pénible. Du reste le sol m'a paru assez fertile. Singen où je me suis arrêté est un village bien bâti comme le sont en général ceux de la Souabe ; il est dominé par un mamelon que l'on distingue depuis le canton de Zurich<sup>6</sup>. Jadis au sommet de cette pointe il y avait un château fort appartenant au grand-duc de Bade et qui a été ruiné par les Suédois dans la guerre de Trente ans. Il n'offre plus à présent que des décombres ; les ronces et les épines croissent dans l'intérieur et servent de retraite aux reptiles.

A présent adieu, mon cher ami, ma journée n'a pas été brillante, celle de demain m'offrira peut-être quelques tableaux plus riants. Adieu Théodosie.

Eheskorn<sup>7</sup>. 16 mai 1816

Enfin, voilà donc la journée achevée et je puis en liberté m'entretenir avec mon ami. J'ai joui ce matin de la plus agréable surprise en apercevant dans le lointain un des bras du lac de Constance. Après avoir fait deux lieues de chemin sur la route de Stokach<sup>8</sup>, je la quittai pour m'engager dans un

<sup>6</sup> « Ce mamelon que l'on distingue depuis le canton de Zurich » peut être la montagne du Hohentwiel (691 m), point de vue d'où l'on découvre les Alpes et le lac de Constance.

<sup>7</sup> Eheskorn, localité non identifiée.

<sup>8</sup> Stockach.

défilé à travers un bois touffu qui a plus d'une lieue d'étendue et qui me conduisit à Valmis<sup>9</sup>. Je me rappelai alors ces bois qu'il faut traverser pour se rendre à Hauterive et je pensai au voyage que j'y fis avec l'aimable Théodosie.

C'était peu de jours après l'époque où j'eus le bonheur de la voir pour la première fois. Elle avait pour moi tous les charmes de la nouveauté. Ce jour donna naissance au sentiment impétueux qui me survivra à moi-même. Oh ! que je la trouvais séduisante ! que sa conversation avait pour moi de douceur et sa compagnie d'attraits ! Elle n'avait point encore adopté ce système injurieux à ma tendresse ; je pouvais m'approcher d'elle<sup>10</sup> sans crainte de l'offenser. Ses grâces ingénues, sa touchante modestie m'offraient un charme toujours nouveau. Qu'elle fut agréable cette promenade, la seule hélas ! dont j'ai joui sans mélange d'amertume !

Tout occupé de ces pensées si intéressantes pour moi, je m'assis à l'ombre d'un grand arbre ; rien ne me troublait dans mes rêveries. Au contraire le calme de la nature, le silence des forêts, mon entière solitude, la vue du lac de Constance, tout concourait à m'attendrir et à me faire reporter mes idées sur ceux que j'avais quittés. Je commençai une longue récapitulation de ces jours alternativement heureux et malheureux que j'ai passés au milieu de vous ; je suivis pas à pas les événements de ma vie passée ; rien n'échappa à mon souvenir. Hélas ! j'arrivai bientôt au triste dénouement de mon histoire et des larmes amères vinrent humecter mes paupières.

Voilà, mon cher Ignace, comme je sais aimer. Ah ! si dans une de ces heures que je consacre à Théodosie, je pouvais me dire qu'il y en eut une seule où elle pensât à moi, combien je me trouverais moins malheureux ! Si fidèles à l'amitié et à leurs promesses Marguerite<sup>11</sup> et Ignace daignaient suivre les pas d'un pauvre exilé, je goûterais encore quelques douceurs dans mes maux. Mais hélas ! qu'est-ce que les droits d'un absent ? c'est une voix qui crie dans le désert et que la solitude seule répète. Un jour peut-être je reparaitrai sur les bords de la Sarine, je m'assurerai alors si je vous suis devenu étranger.

Je quittai enfin ces lieux, témoins de mes regrets, je traversai un vallon charmant bordé à son orient par une lisière du lac et à une heure je suis arrivé à Stokach. Cette petite [ville] est bâtie sur le flanc d'une montagne, elle n'eut de l'importance pour moi que par la nécessité où je fus d'y faire viser mon passeport, ce qui me fit perdre deux à trois heures. Les environs sont célèbres dans la guerre de la Révolution par les combats sanglants que s'y livrèrent les Autrichiens et les Français<sup>12</sup>.

<sup>9</sup> Wahlwies.

<sup>10</sup> Bonjean utilise le plus souvent une majuscule en parlant de Théodosie : Elle, etc.

<sup>11</sup> Marguerite Delpech, sœur d'Ignace, âgée de 22 ans en 1811. AEF, Recensement n° 1, 1811, p. 58. Elle épousera le 13 octobre 1817 Louis Esseiva, celui-là même qui avait repris avec son frère Joseph Esseiva le négoce de mademoiselle Ducrest. AEF, Registre des mariages, 1801-1822, p. 178.

<sup>12</sup> Stockach, non loin de l'endroit où se livra la campagne de 1805 à la suite de laquelle les Autrichiens signèrent la capitulation d'Ulm.

De Stokach j'ai fait encore trois lieues et je me trouve à Eheskorn, village bâti en amphithéâtre à l'extrémité d'une vallée que je domine entièrement depuis ma chambre. Il est dix heures au moment que je vous écris. J'entends le calme de la nuit succéder au bruyant fracas de la journée ; tout rentre peu à peu dans le silence...

Que ne renaît-il dans mon cœur ce calme qu'on en a banni ! Oh ! si je l'avais satisfait, avec quelles délices je jouirais de la superbe soirée que j'ai sous les yeux ! La lune du haut de l'empyrée répand sur la nature une lueur douce et mélancolique. Une petite rivière serpente dans la vallée ; je vois ses eaux cristallines sillonner les prairies comme un filet d'argent. Plus loin, auprès d'une chaîne de collines se découvrent des villages à moitié enveloppés dans les ombres. Quel tableau ! que n'ai-je la plume brillante des Chateaubriand et des Radcliff<sup>13</sup> pour en peindre les beautés ! Il n'oublierait pas, l'éloquent auteur des *Martyrs*, de vous décrire ces rochers s'élançant vers les nues et rappelant à l'esprit du spectateur les vérités sublimes de la religion. Il vous parlerait du son mesuré d'un horloge voisin [sic] qui vous avertit de la fuite du temps et de l'approche de l'éternité. Moi, je ne sais que sentir, ces grandes images se présentent à mes idées, mais ma plume ingrate se refuse à les rendre.

Oh ! paraissez, ombre chérie de ma Théodosie, rendez-moi ces traits enchanteurs que je ne verrai plus, ce regard si doux dont je ne jouirai plus ; venez rendre un peu de calme à mon cœur agité. Oh ! Théodosie, peut-être dans ce moment où mon âme est tout absorbée dans vous, peut-être jouissez-vous d'un semblable coup d'œil, mais m'accordez-vous une seule de vos pensées ? Daignez-vous vous occuper un instant de celui qui ne respire que pour vous, ne vit que par vous, qui dans la nature entière ne voit, n'entend que vous et ne chérit que vous seule ? Théodosie, si ma voix pouvait seulement retentir à vos oreilles et réveiller chez vous des souvenirs que vous cherchez sans doute à éloigner !

Théodosie, méritais-je donc tant de rigueurs ? Tant de respect et de dévouement ne devaient-ils pas amollir votre cœur insensible ? devrez-vous payer mon amour par la haine ? Adieu, je me retire d'une croisée où les pensées les plus sinistres me désolent et vont m'accabler. Adieu ! que ton image chérie m'accompagne dans mon sommeil et me procure quelques douces illusions que le réveil me refuse !

Crauchenvitz<sup>14</sup>. 17 mai 1816

Quelle métamorphose, mon ami ! le croiriez-vous ? me voilà devenu berger et de plus berger nomade. Tels on vit jadis les fils d'Israël errant avec les troupeaux dans les plaines de Canaan, tel je me vois aujourd'hui marchant gravement à la tête d'un troupeau de moutons qui me suivent en bondissant : je m'explique.

<sup>13</sup> Radcliffe, Ann Ward, Mrs. Radcliffe, romancière anglaise du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>14</sup> Krauchenwies.

Ce matin, je partis à quatre heures désirant profiter de la fraîcheur ; à la sortie d'un bois j'ai rencontré un homme vêtu à la française qui était assis à côté d'un troupeau qui remplissait la route. Je lui parlai et il me dit qu'il allait à Vienne ; voilà une connaissance liée et dans peu nous fûmes bons amis. Nous convînmes de faire le voyage ensemble ; je m'engageai à lui tenir compagnie jusqu'à Ulm et lui, à me prendre gratis sur son bateau jusqu'à Vienne. L'accord fait et transigé en due forme, nous le scellâmes avec quelques verres de bière et j'allai m'installer à la tête de mon escadron.

La vue de ces innocentes brebis qui bondissaient sur mes traces, leurs jeux innocents ont égayé toute ma journée et m'ont fourni matière à de nouvelles réflexions. Je me suis transporté au [milieu] de ces tribus nomades qu'éclaire le brûlant soleil du Bilédulgerid<sup>15</sup> et dont l'aimable Florian nous a fait une description si flatteuse ; leurs mœurs pures et innocentes, leurs procédés simples ne connaissent pas, me disais-je, l'hypocrisie et les détours trop communs parmi nous ; c'est parmi eux que l'amour naïf trouve encore des autels et de vrais disciples. L'innocence et la candeur obtiennent seules ses récompenses et non l'astuce et les trésors. Que n'existaient-elles parmi nous ces mœurs protectrices du bonheur, mon infortune eût comme des bornes ! Théodosie moins fière ne m'aurait pas abreuvé d'amertume ; nos âmes se fussent entendues et je n'aurais pas à souffrir les tourments de l'absence. Sans autre désir que celui de lui plaire, j'aurais écarté loin de moi tout projet ambitieux et mon bonheur plus simple n'en aurait été que plus doux. Beaux rêves, que ne pouviez-vous vous réaliser !

Suivant ainsi le torrent de mes pensées, je pénétrai ensuite dans la délicieuse vallée de M[- -]<sup>16</sup>. Je songeai aux troupeaux puis aux chagrins d'Estelle et de Némorin. Dans un clin d'œil j'embrassai les doux plaisirs de leur enfance, les charmes de leur adolescence, puis je confrontai leur situation avec la mienne. Comme moi Némorin fut obligé d'abandonner l'idole de son cœur ; comme moi il fit retentir les vallons de ses plaintes et fit redire aux arbres, à la nature entière le nom de celle qu'il aimait. Il se trouvait malheureux, cependant il était aimé ; on partageait ses regrets et moi !!! on pleura sa fuite... et mille circonstances aggravèrent les chagrins de mon départ. Némorin dans son exil vécut près de son amante, il respirait le même air ; chaque jour il saluait le toit solitaire sous lequel elle habitait, et moi, je m'éloigne pour toujours peut-être des lieux qu'habite Théodosie ; des régions immenses vont bientôt nous séparer. La nature riante de ces vallons rappelait sans cesse à Némorin un souvenir d'Estelle ; hélas ! qui me parlera de Théodosie ? Némorin rejoignit heureux l'objet de ses amours, il reparut sur les lieux qui l'avaient vu naître. Quelle [sera] ma destinée à moi ? reverrai-je un jour les lieux qui ont eu pour moi tant de charmes ? Ah ! que ne m'est-il donné de pénétrer le secret de mon avenir, d'apprendre si je dois être heureux un jour ou à jamais malheureux ? J'ai débuté tristement dans le monde, en sortirai-je de même ? Les soucis rongeurs, les

<sup>15</sup> Bilédulgerid ou Belad-el-Djérid ou Belud-el-Djérid (en arabe : terre des dattiers), contrée du nord-ouest de l'Afrique correspondant à la Gétulie des Anciens.

<sup>16</sup> M[...]: Bonjean manifestement a oublié le nom de cette vallée. — Bonjean va ensuite évoquer la pastorale *Estelle* (1788), de Florian.

chagrins amers assiégèrent toujours mon âme, seront-ils sans fin mon partage ? Ignace, je rougis de vous parler toujours de moi, de mettre ainsi au grand jour les faiblesses de mon cœur ; mais l'amitié est indulgente ; elle pardonnera à un délire involontaire ; d'ailleurs je vous permets d'en rire <sup>17</sup>.

La contrée que j'ai parcourue aujourd'hui était très animée ; j'ai dîné à Moskirch <sup>18</sup>, petite et ancienne ville, mais qui ne m'a rien offert de remarquable qu'un couvent de capucins orné de figures gigantesques et la politesse de l'aubergiste assez rare dans ces contrées. En général j'ai eu fort à me plaindre de ces messieurs-là ; mais quand on voyage en si triste équipage que moi, quelles prétentions peut-on faire ? Bienheureux si l'on vous donne un asile, aussi ai-je pris le parti de me contenter de tout. Je paie sans mot dire leurs méchants plats et leur mauvaise humeur, au reste je serais bien embarrassé de leur faire sentir la mienne avec le peu d'allemand que je sais. Malgré ces petits inconvénients l'Allemagne me plaît beaucoup. Ce pays offre beaucoup de curiosités, des situations très agréables ; l'agriculture y est florissante et l'architecture y produit des morceaux charmants tels que celui qui orne le petit bourg où je me trouve.

Crauchenvitz fait partie des possessions de la maison de Hohenzollern-Sigmaringen, maison illustre d'où descendent les rois de Prusse. Elle a aussi donné le jour au bienheureux Meinrad célèbre dans les fastes ecclésiastiques de notre patrie comme fondateur de l'abbaye d'Einsiedlen <sup>19</sup>, tant les destinées des hommes sont différentes ! Ces seigneurs ont fait bâtir ici un château magnifique dans le goût le plus moderne ; il ne m'a pas été accordé de visiter son intérieur, je me bornerai donc à vous parler de sa forme et de ses alentours. Il est placé dans une plaine à l'embranchement de trois routes auxquelles il sert comme de point de réunion ; sa forme représente au juste cette figure <sup>20</sup>... Le centre du palais est occupé par une cour vaste où l'on pourrait ranger presque un escadron. Elle est embellie d'un jet d'eau brillant qui retombant en cascades dans un bassin en fait jaillir plusieurs autres. Diverses allées de peupliers superbes environnent et ombragent le château. Invité par l'agréable fraîcheur de la soirée je m'y suis promené quelque temps. Enfin j'ai pu entrer dans le parc et je me suis enfoncé dans un joli petit bois où je m'assis sous un hêtre touffu au bord d'une fontaine qui jaillissait à mes pieds. Vous pensez bien, mon cher Ignace, que je n'y fus pas longtemps seul. Ma mémoire et mon cœur peuplèrent chaque place du petit bosquet de personnes chéries, je croyais vous voir, vous entendre, lui parler, lui jurer en vrai et fidèle troubadour que ses rigueurs ne pouvaient rien sur ma constance et que je serai fidèle en dépit de sa colère.

<sup>17</sup> Bonjean évoque ici « ses tristes débuts dans le monde » que nous révèlent ses *Souvenirs* : la mort prématurée de sa mère, l'éloignement dans lequel sa famille l'a tenu et les péripéties de son éducation abandonnée aux trappistes. Avec le recul des ans, on peut ajouter que Bonjean mourra jeune, à l'âge de quarante-cinq ans.

<sup>18</sup> Messkirch.

<sup>19</sup> Einsiedeln.

<sup>20</sup> Ici l'auteur a représenté par un dessin schématique le corps principal d'un bâtiment avec deux ailes en retour, tandis qu'au centre, un cercle représente un jet d'eau.

C'est aujourd'hui, me disais-je, qu'Ignace a reçu ma lettre de Schaffouse. Quelle impression aura-t-elle faite ? Aura-t-on dédaigné mes prières et repoussé mes derniers vœux ? Se sera-t-on un peu occupé de moi ? J'aurais voulu me le persuader, mais je ne pouvais entièrement m'abuser ! Je songeais, je scrutais le vaste empire de la possibilité pour chercher une issue favorable à la question qui venait sans cesse m'assaillir et que je n'ai pu résoudre. Je compte sur vous, mon cher Ignace, pour m'en donner un jour la solution.

Absorbé dans mes idées je ne m'apercevais pas que le jour allait disparaître, déjà les ombres commençaient à s'étendre ; les arbres, les villages disparaissaient dans la plaine, tout se couvrait d'une teinte uniforme. Ce fut là le signal de ma retraite. Je quittai mon palatinat de nouveau genre et rentrai dans mon auberge où je me suis empressé de tracer ces lignes. Que deviendront-elles ? Les lirez-vous un jour ou les conserverai-je toujours comme un monument de ma faiblesse et un antidote contre l'amour ? Adieu.

Obermarckthal <sup>21</sup>. 18 mai 1816

Aujourd'hui j'ai quitté le grand-duché de Bade, et me voici dans le Wurtemberg. Rien n'a été plus solennel et en même temps plus plaisant que mon entrée dans ce royaume ; j'ai tort de le dire ; mais je n'ai pu m'empêcher d'en rire. De tous côtés les cloches étaient en branle et la route encombrée d'un monde infini qui se rendait en procession à Mengen, principale ville du canton. Les oriflammes, les gonfalons flottaient dans les airs et se croisaient quelquefois par-dessus ma tête. Des villages environnants accouraient des troupes nombreuses ; les clochettes qui marchaient en tête faisaient de toutes parts un carillon à étourdir. Toute cette foule priait, chantait, c'est-à-dire criait à qui mieux mieux, jamais je n'ouïs pareille mélodie. Je doute que le pieux Chateaubriand, malgré tout son enthousiasme, en eût été fort édifié. Pour compléter le tableau, des groupes paresseux de femmes et d'enfants arrivaient lentement pour se joindre au corps de la procession ; d'abord le chapelet à la main ils priaient d'une manière exemplaire ; puis tout à coup il s'établissait parmi eux quelque délicieux commérage, souvent interrompu par quelques grands éclats de rire.

Mais où se rendait donc cette foule empressée ? A une petite chapelle de la Sainte Vierge, placée à un quart de lieue de Mengen. Ils allaient la remercier de ce qu'elle avait délivré leur pays et sauvé leur chef-lieu de la barbarie des Suédois. Vous le savez, ces paysans sortis tout d'un coup de leurs sombres forêts furent transformés en héros sous les ordres des grands Gustave, Banier et Torstensson <sup>22</sup>. Ils portèrent le fer et le feu jusqu'aux frontières de

<sup>21</sup> Obermarckthal.

<sup>22</sup> Gustave II Adolphe et ses généraux, Baner et Torstensson, sont trois protagonistes de la guerre de Trente ans.



notre Suisse. Ce fut dans une de ces expéditions dévastatrices que la ville de Mungen fut sauvée du pillage d'une manière miraculeuse. Saisis d'une terreur panique, ces messieurs, près de prendre la ville, abandonnèrent la partie. Voilà quel est l'événement que ces bons paysans fêtent chaque année avec tant de pompe et de reconnaissance. Je suis loin de blâmer leur dévotion, mais il me semble qu'elle pourrait être mieux entendue. Je trouverais plus naturel d'attribuer la retraite précipitée des Suédois à l'approche inopinée d'un corps ennemi plutôt qu'à l'intervention immédiate de la Sainte Vierge. Chaque fois l'approche d'un village est annoncée par de hautes croix plantées le long de la route. Nulle part je n'ai vu ce signe du salut arboré en plus d'un endroit qu'en Souabe. Ces croix sont la plupart surchargées de figures grotesques de saints et de saintes ; ce qui n'est pas un bien beau relief pour une religion faite pour le cœur plutôt que pour les sens. Elles sont en grande partie neuves, les Français ayant saccagé les anciennes.

Les Souabes, quoique en dise le proverbe, sont des gens très estimables, pleins de bon sens et de droiture. On s'est plu à attacher du ridicule à leur simplicité, je trouve qu'on a eu grand tort, c'est cette même simplicité qui est la sauvegarde des bonnes mœurs et qui fait le bonheur de plusieurs de nos paysans suisses. Ce pays est de la plus grande fertilité. Une moisson naissante couvre partout des plaines d'une immense étendue, de gras pâturages nourrissent de nombreux bestiaux. Partout les villages offrent l'image d'une petite ville tant ils sont bien bâtis. L'extérieur des maisons annonce la richesse et l'aisance ; mais je dois avouer ni l'une ni l'autre [ne se retrouve] dans l'intérieur, des visages hâlés des enfants à demi-nus surprennent désagréablement le voyageur. Est-ce paresse et indifférence pour la propreté ? Ou faut-il l'attribuer à des manques de moyens ? Je n'en serais pas surpris, après tant de guerres sanglantes, il faut du temps aux peuples pour se relever et recouvrer un certain bien-être. Les routes publiques sont très bien entretenues. On y a planté tout récemment de jeunes arbres qui formeront un jour le plus joli coup d'œil. De la *Landstrasse* partent une infinité de chemins de dévestiture ; des poteaux plantés à leur embranchement indiquent l'endroit où chacune va, précaution fort sage que j'ai souvent dû remercier.

Je ne vous ai pas encore parlé d'un petit accident qui m'est arrivé aujourd'hui. J'ai été obligé à Mungen de me séparer de mon compagnon de voyage qui s'est vu arrêter dans cette ville à cause de ses moutons. J'ai fait près de sept lieues tout seul ; la route m'a paru bien longue, l'air était enflammé et sur le soir je fus assailli par une averse qui [me] mena tambour battant jusqu'à Obermarckthal sans que je pusse trouver une maison pour me mettre à l'abri.

Mais revenons un peu sur nos pas. J'ai vu aujourd'hui pour la première fois les eaux de ce grand fleuve qui doit m'emporter si loin de Théodosie et de tous mes amis. Je les ai considérées avec une morne attention. Mon imagination habile à flatter le délire de mon cœur a vu dans le Danube encore dans son enfance, qui serpente ici paisiblement dans la plaine, mais qui bientôt agrandi dans sa course portera quelquefois le ravage et la désolation sur ses bords, elle a vu, dis-je, l'image de mes amours. Douces et pleines de charmes à leur naissance, indomptables à présent, résistant à mes efforts

et emportant tous les obstacles. Marchant ainsi plongé dans mes réflexions, je me trouvai vis-à-vis d'une épaisse bruyère qui longeait la route. Je m'y suis retiré quelques instants et c'est là que je vous rendis ô mes amis ! mon hommage accoutumé. Je vous voyais les uns ensevelis sous un déluge de draps, les autres suffisant à peine pour répondre aux désirs d'une foule empressée, chacun dans l'occupation où j'avais coutume de le voir <sup>23</sup>.

Bientôt passant de ce tumulte bruyant au repos de la tombe, j'y considérai un ami qui fut pour moi durant sa vie le trésor le plus précieux. O Salin <sup>24</sup> ! reçois ici l'hommage que l'amitié offre à la cendre. Que mes soupirs, que mes regrets montent vers toi jusqu'aux pieds du trône de l'Eternel ! Jette quelquefois du haut de l'empyrée sur le pauvre voyageur cet œil d'amitié qui ramenait la paix dans mon cœur ! Tu fus durant ta vie mon ami le plus vrai, mon guide le plus sûr dans une route encore incertaine, tu me sauvas plusieurs fois [de] la honte, des remords et du repentir. Hélas ! je t'ai perdu ; ton âme pure et céleste s'est envolée vers son auteur ; c'est là où je te cherche. Je te suis chaque jour dans les profondeurs de l'éternité ; je te demande aux collines éternelles. Il n'est plus pour toi de combats, il n'est plus pour toi d'amertume ; mais moi, quel changement funeste j'ai subi depuis que tu m'as quitté ! Oh ! s'il est vrai que la mort n'éteigne pas toutes les affections, s'il est possible qu'au sein de la divinité l'âme puisse encore s'intéresser au sort d'un ami infortuné, la tienne ne refusera pas une plainte à mon malheur. O toi qui vois mes regrets et connais mes misères, grand Dieu, accorde-moi la sagesse et les vertus de l'ami que j'ai perdu ! que j'aie sa modestie, sa douceur ; fais renaître dans mon cœur ce calme, cette paix qui rendaient son front toujours serein et son humeur toujours égale !

Adieu Ignace, j'avais encore bien des choses à vous dire, mes idées portées tout à coup sur un ami qui fut dans le temps le confident de mes peines et un des êtres que j'ai le plus chéris, ne peuvent s'en détacher et ma plume se refuse pour ce soir à tracer d'autres regrets. Adieu. Onze heures.

Obermarckthal. 19 mai 1816

Il est donc encore pour moi quelques moments de plaisirs. Je me levai ce matin vers les cinq heures afin d'aller visiter un monastère magnifique qui domine ce village et qui paraît lui avoir donné naissance. Après avoir traversé le pont-levis et un premier corps de bâtiments apparemment jadis destiné à loger les familiers des moines, je me suis vu introduit dans une vaste cour au centre de laquelle est bâtie l'église. J'examinai quelque temps cet immense édifice, séjour d'heureux cénobites, qui ont été chassés à l'époque des premières crises politiques qui bouleversèrent l'Allemagne. Le plan de ce

<sup>23</sup> E. Bonjean fait ici une des rares allusions que ce récit comporte à son emploi antérieur.

<sup>24</sup> Cet ami défunt n'a pas été identifié.



couvent est précisément celui de Saint-Urbain, ce qui me fait conjecturer qu'il appartenait à des bénédictins <sup>25</sup>.

Après avoir satisfait ma curiosité je me suis glissé dans un parc voisin dont je trouvai la porte ouverte. J'errai au hasard dans ces retraites solitaires, suivant de petits sentiers qui circulaient au travers des bosquets. Je parvins ainsi à une grande allée qui me conduisit sur l'esplanade d'un roc au pied duquel le Danube se précipitait avec fracas. Ce bruit joint aux chants des oiseaux troublait seul le repos de la nature. Les arbres formaient au-dessus de ma tête un dôme animé d'où mille gouttes cristallines restaient suspendues et réfléchissaient en couleurs enchanteresses les rayons du soleil levant. Pour une tête romanesque comme la mienne l'illusion et le charme étaient complets.

Tout en m'égarant dans cette paisible solitude j'arrivai à un petit berceau où je m'assis sur le gazon. C'était, mon cher Ignace, l'heure où jadis, rouvrant les yeux à la lumière, nous recommencions ensemble une journée pleine d'espérances joyeuses. Les doux accords de votre clavecin préparaient mon âme aux sensations de la journée. Ces heures existent encore pour vous, vous en jouissez et pour moi elles ont fui sans retour. Chaque jour vous retrouvez vos amis, une société aimable, tandis que je suis comme dans un désert immense, heureux seulement de mes amusements passés. Comme vous jadis je voyais avec plaisir reparaître le jour, à présent mes longues journées s'écoulent dans une triste mélancolie. Le soleil se couche, il renaît et me trouve toujours mélancolique. Autrefois tous mes vœux se portaient vers le dimanche ; ce jour me réunissait à Théodosie et me procurait des plaisirs que j'eusse en vain cherchés le reste de la semaine. Aujourd'hui plus de distinction, plus de mobile secret qui anime mon existence et modère mon impatience. Je ne m'aperçois que c'est dimanche que par la nuance plus sombre que prennent mes pensées.

Ignace ! ce n'est pas seulement la perte d'un être adoré qui me désole ; c'est encore l'amitié qui nous unissait que je regrette ; cette amitié qui peut-être va bientôt se dissoudre ; ce sont enfin les charmes de la société de votre aimable sœur Marguerite que je regrette ; ce sont en un mot toutes les jouissances que j'éprouvais à la poste, auxquelles je paraissais peu sensible alors, mais dont j'ai appris à connaître le prix. Si au moins je pouvais espérer de vivre dans votre souvenir ! si à la poste <sup>26</sup> on osait encore prononcer mon nom ! hélas ! peut-être au moment où j'écris, ne suis-je plus pour vous qu'une ombre légère qui a disparu dans l'espace. Ignace est léger, soit dit entre nous, il est inconstant, que n'ai-je pas à craindre ? La bonne, la charmante Marguerite m'a témoigné une vraie affection ; mais à l'instar de sa tante, ne me trouvera-t-elle pas à la fin coupable d'ingratitude ? au milieu des fréquentes récriminations d'une personne qu'on est accoutumé et qu'on doit respecter, m'estimera-t-elle encore ? Théodosie ! ah ! Théodosie ! je n'eus jamais de

<sup>25</sup> On admire en effet à Obermarchtal une ancienne abbaye, mais de prémontrés.

<sup>26</sup> A la poste, était-ce à Fribourg, à la Grand'Rue n° 10, où habitaient Ignace Delpech, directeur des postes, et Marie-Anne Ducrest, négociante ? AEF, Recensement n° 1, 1811, p. 58.

place dans son cœur, puis-je en prétendre dans son souvenir ? A mon premier départ chacun me témoigna de l'amitié et des regrets ; mais au second, comme la face du ciel était changée ! l'orage éclatait de toutes parts, s'est-il un peu apaisé <sup>27</sup> ?

Amitié, sainte amitié, idole des cœurs justes, je sais combien de parjures se parent de ton nom. Je ne vous accuse point encore, Ignace, je crains et cette appréhension appuyée par tant d'apparences fâcheuses me [fait] frémir que l'avenir ne me découvre qu'à mon départ, la politique et la pitié avaient beaucoup plus de part aux regrets que l'on me donna qu'un vrai attachement. Oh ! Ignace, cesserez-vous un jour d'être mon ami ? je ne veux pas le croire, je veux juger votre cœur d'après le mien qui, dans quelque endroit du monde que me jette la fortune, vous sera toujours affectionné. L'arrivée de Viky <sup>28</sup> éclaircira mes doutes, dissipera mes craintes, j'espère ; si vos dispositions n'ont pas changé, vous lui donnerez sans doute un mot de réponse. Adieu, mes amis, que la journée que vous commencez vous offre mille sujets d'amusements ; qu'elle vous retrace surtout que dans un temps plus heureux je fus le compagnon de vos jeux. Adieu, la cloche m'appelle à l'église ; docile à la voix de la pieuse Marguerite, je m'y rends et vais prier le Très-Haut de me ramener un jour auprès d'elle et de me rendre le témoin de son bonheur. Le ciel pourrait-il ne pas couronner les grâces jointes à la vertu ?

Adieu, charmant bocage, confident de mes peines ! pendant deux heures vous m'avez vu errant sous votre ombrage, vous avez inspiré mes accents et votre tendre bruissement a paru compatir à ma douleur. Adieu, je vous quitte à présent ; si jamais quelque âme sensible vient ici se livrer à ses rêveries, dites-lui que le plus tendre des amants, le plus fidèle des amis y pleura les malheurs de sa destinée.

Obermarckthal à onze heures matin

Quelle cacophonie ! quelle épouvantable mélodie ! j'en suis encore tout étourdi ; mes pauvres oreilles, comme elles ont été maltraitées ! non, de ma vie je n'ai vu célébrer l'office divin avec tant de fracas. L'église était remplie d'une foule qui à certaines parties de la messe commençait à crier à qui passerait l'autre, spectacle nouveau pour moi et qui ne me plut pas beaucoup. Accoutumé au silence religieux qui règne dans nos mystères je ne m'accommodais point d'entendre tonner à mes oreilles ces voix rauques et dissonnantes. Enfin la paix se rétablit dans la maison de Dieu et j'en suis sorti plus étonné qu'édifié.

<sup>27</sup> D'après ses *Souvenirs*, E. Bonjean quitte Fribourg le 20 avril 1816, « croyant n'y plus revenir ». Il devait alors gagner l'Autriche par l'Italie et rejoindre à Sion une « conductrice », personne dont il ne précise pas l'état civil. La « fonte des neiges » les empêchera d'aller plus loin que Loèche et ils retournent à Fribourg. Le 9 mai 1816, ce sera le second départ ; seul et à pied, Bonjean se dirige vers Ulm pour gagner Vienne en bateau.

<sup>28</sup> Non identifié.

Mon intention était d'attendre ici l'arrivée de la bergerie que j'ai laissée à Mengen, mais comme elle tarde trop longtemps, je vais m'acheminer tout doucement vers Ehingen qui n'est qu'à deux [lieues] et demie d'ici. Je l'y attendrai ensuite car je ne veux pas perdre les avantages de mon traité avec le conducteur.

Ehingen. 19 mai 1816, à 10 heures du soir

Je suis très satisfait du petit morceau de route que j'ai fait aujourd'hui. La nature est brillante de ces côtés ; elle offre partout des points de vue très étendus et agréablement variés. Vous voyez à l'orient des plaines immenses où se dessinent de beaux villages, des bois, des étangs et de petites rivières qui se jettent dans le Danube ; sur la gauche ce sont des collines verdoyantes, des coteaux couverts de moissons naissantes ; l'esplanade en est embellie de distance en distance par de superbes châteaux. Je rencontrais fréquemment des groupes de joyeux paysans conduisant leurs amies ; l'aimable folie présidait leur marche et leurs chants l'embellissaient. Leur sort me parut digne d'envie, je me dis, dévorant mon chagrin, on se promène aussi à Fribourg à l'heure qu'il est, on rit, on badine et moi, pauvre délaissé, je chemine tristement sur une grand-route. Au lieu de ces figures douces et intéressantes, mes yeux ne rencontrent plus que des visages étrangers. Jadis si l'une me rebutait par sa sévérité, l'autre me consolait par son affabilité ; aujourd'hui, plus d'alternative !

Le reste de la route je me suis occupé à deviner où vous pouviez être ; je me demandais si aucun incident ne pourrait reporter sur moi vos pensées. Ah ! si l'on m'aimait, y aurait-il un seul endroit dans tous les environs qui ne rappelât une circonstance, une parole, ne redît un soupir ? y en a-t-il un seul où je n'ai porté mes rêveries et mes déplaisirs ? Enfin j'arrivai aux portes d'Ehingen.

J'ai fait ici un nouvel essai de la politesse de MM. les aubergistes. Refusé en premier lieu dans une auberge où je [me] présentai dans un équipage trop simple pour annoncer à l'avidité de ces gens-là une ample matière à se satisfaire, je suis entré dans une autre où après quelques difficultés on m'accorda un asile, mais avec un air de pitié qui m'offensa. Je voulus me tirer du néant où ces compères paraissaient me réduire ; je jouai le savant. Détachant du mur une carte géographique, sortant de ma poche un Suétone latin, je commençai à étudier avec une application inconnue même au meilleur écolier. Mon manège me réussit, on me témoigna plus d'égards et j'eus l'avantage d'avoir un bon lit, chose qui me fut très agréable, ne m'étant pas déshabillé depuis Schaffouse, tant j'avais trouvé les lits dans un bon état !

Ehingen, quoique bâtie dans un fond, est sans contredit ce que j'ai vu de plus joli depuis Schaffouse ; il y a une superbe place, de beaux édifices, une infinité d'auberges, beaucoup d'activité, le peuple y est très gai. La promenade publique était ce soir encombrée de monde. Ainsi on voit dans nos petites villes une population entière se porter aux lieux de réunion. Il n'y

règne point de gêne, point de contrainte, point de distinction, tous les rangs sont confondus, le plaisir seul met de la différence entre les assistants. Voilà ce que je crus retrouver ce soir. Une gaieté bruyante animait toute la compagnie, on courait, on chantait, on dansait. Ici quelques tendres fillettes se promenaient à l'écart, là s'établissait un délicieux tête-à-tête qui profitait adroitement de cette confusion générale pour se soustraire à l'observation. Je suis resté longtemps au milieu de cette foule et je ne l'ai quittée que pour venir m'entretenir avec vous. Adieu, mon cher Ignace, voilà déjà le second dimanche que je passe loin de vous. Où serai-je dans huit jours ? Bien loin de vous sans doute, peut-être déjà à Vienne. Adieu, mes amis. Adieu, Théodosie.

Erbach. 20 mai 1816

Je ne suis pas de beaucoup plus avancé qu'hier dans mon voyage. Parti seulement après midi d'Ehingen où j'ai été rejoint par mon compagnon, je n'ai fait qu'une lieue et demie de chemin. Le premier objet qui a mérité mon attention est la seigneurie de Schenk, château magnifique dont les dépendances annoncent les richesses et l'opulence ; sur l'emplacement de l'ancienne église brûlée par les Français, le seigneur a fait élever un joli temple à la grecque tel qu'on en vit jadis sur les bords de l'Illyse<sup>29</sup> et au sommet du Taygète. La grâce de sa forme, l'élégance de sa construction me charmèrent. J'ai toujours aimé les anciens Grecs. Leur cœur tendre, leur tête enthousiaste, les grâces de leurs idées se peignent fidèlement dans les ouvrages qu'ils nous ont transmis. Quel est celui qui ne se sentit ému en lisant le tableau des malheurs de Procris et de Céphale, de Pyrame et de Thisbé<sup>30</sup>. Leur imagination féconde empruntait ses nuances diverses des lieux qui les environnaient. Placé sous un ciel toujours pur, toujours serein, respirant un air embaumé et voluptueux, le Grec semblait être né pour jouir. Quel délicieux ombrage pour un amant que celui d'une forêt de citronniers et d'autres bois odorants ! Cymodocée partout ailleurs eût fait moins d'impression sur moi ; mais environné des prestiges de cette belle nature, je lui trouve des charmes indéfinissables. Cymodocée, Eudore, couple fortuné, modèle des amants chrétiens, les mêmes malheurs qui éprouvèrent vos cœurs vertueux me désolent et m'accablent<sup>31</sup>. Si mon sort ici-bas doit être de ne plus revoir celle que j'aime, oh ! que je la retrouve un jour dans les célestes demeures ! jusque-là j'apprendrai à souffrir avec fermeté les pointes aiguës de l'infortune.

La route qui conduit à Schenk est ombragée par une superbe plantation de marronniers auxquels succèdent des peupliers d'Italie non moins beaux, et qui offre un coup d'œil magnifique. Je voyageai en char avec un petit Éveillé qui me parut mieux aimer les Français que sa patrie par la manière emphatique avec laquelle il me raconta les batailles qui s'étaient livrées dans ces mêmes plaines que nous traversons.

<sup>29</sup> Ilissos.

<sup>30</sup> Personnages d'Ovide, dans les *Métamorphoses*.

<sup>31</sup> Cymodocée et Eudore, héros des *Martyrs* de Chateaubriand.

Je ne puis m'empêcher d'admirer la bizarrerie de ma destinée qui vient de me conduire sur les lieux qui furent le théâtre de la gloire et des exploits de Moreau, après m'avoir fait parcourir comme guerrier les tristes témoins de la fin de sa carrière (terminée en août 1813 devant Dresde). Adorons en silence la main toute-puissante qui dispose si absolument de nos destinées. Elle éleva Moreau au faite de la gloire ; elle le plaça sur les degrés du trône ; encore un seul pas et il était ce qu'a été Napoléon s'il avait eu son ambition. Il tombe devant le favori de la Victoire, ce front couvert de lauriers est flétri par un arrêt qui l'exile. Les cris de l'Europe en armes le rappellent des bords de la Delavare<sup>32</sup>, il revient en triomphe, les peuples se pressent à sa rencontre, les monarques sont fiers de s'étayer sur son bras invincible ; et c'est à ce haut point de grandeur que la mort attend sa victime ! Exemple frappant de la fragilité du néant des grandeurs et de l'instabilité des choses humaines, exemple sans cesse renaissant dans les fastes du monde, mais toujours vain pour la plupart des mortels<sup>33</sup> !

Voilà de la morale, mon cher ami, de la morale sous ma plume ! c'était autrefois quelque chose de bien rare. Ce changement ne doit pas vous surprendre ; c'est à l'école de l'adversité que l'on retrouve la sagesse. Depuis que je me vois isolé, comme perdu sur la surface du globe, je me sens parfois disposé à devenir vrai philosophe, vrai sage. Mais, il faut que je l'avoue, ces bonnes dispositions ne sont pas de durée ; dès que l'image de Théodosie se met de la partie, dès lors, adieu, ma philosophie ; je m'aperçois que je suis toujours le même fou : mes nobles projets s'évanouissent comme l'éclair devant le délire de mon cœur, et tout mon stoïcisme ne tient pas contre un quart d'heure d'une tendre mélancolie :

Si quelquefois mon cœur chagrin  
Abjure sa tendre folie  
Et puis qu'à moi s'offre soudain  
L'image de Théodosie,  
Je sens alors s'évanouir  
Mes bons propos et ma colère,  
Et peu à peu le repentir  
Succède au projet téméraire  
De m'affranchir.

Oui, mon cher Ignace, voilà le cercle autour duquel je tourne chaque jour ; en vain je cherche à fuir des souvenirs qui m'affligent, je les rencontre à chaque pas ; je vis au milieu d'eux comme dans un tourbillon qui ôte à ma pensée toute l'énergie qu'il lui faudrait pour s'occuper d'autre chose que de Théodosie.

<sup>32</sup> La Delaware.

<sup>33</sup> Bonjean évoque dans ces lignes le destin du général Moreau, vainqueur à Hohenlinden en 1800 et mortellement blessé en 1813 à Dresde.

A cette occasion, Bonjean se souvient qu'en 1813, il suivait en tant que garde d'honneur les armées de Napoléon sur les champs de bataille de Dresde et de Leipzig.

Adieu, mon ami, je vous écris du sommet d'une colline. Déjà le soleil se perd derrière l'horizon ; déjà je ne vois plus que quelques rayons de ce bel astre, qui scintillent à travers les arbres lointains et dorent les montagnes qui bornent ma vue. Je quitte le crayon et vais errer au hasard sur la colline pour jouir à mon aise du beau crépuscule qui s'annonce. Peut-être en jouissez-vous vous-même, peut-être ses yeux sont-ils fixés vers le même point du ciel. O sympathie ! que n'existes-tu entre elle et moi ? mes rêveries, mes plaisirs pourraient être les siens et ses soupirs répondraient aux miens ! Loin de moi, trop flatteuse hypothèse, tu aggraves mes ennuis. Adieu.

Ulm. 21 mai 1816

Me voici donc arrivé à Ulm ; j'y ferai une petite halte jusqu'à ce que tout soit prêt pour mon embarquement. La route d'Erbach à cette ville n'est que de deux lieues, mais on ne rencontre pas un village. Le terrain des environs est marécageux, j'y ai vu beaucoup de bestiaux qui y paissaient.

De loin la cathédrale d'Ulm présente sa rotonde majestueuse comme une masse qui s'élance dans les airs. C'est aussi ce que j'ai vu de plus intéressant dans cette ville. Le corps de cette église est immense. Sa noirceur, sa structure gothique annoncent une haute antiquité. On en jeta, dit-on, les fondements en 464 (1464 ?) sous l'invocation de la Vierge ; ce travail fut souvent interrompu par les vicissitudes qu'éprouva Ulm et ne fut terminé qu'en 1688. Sa tour était autrefois la plus haute de l'Allemagne, mais elle a été renversée je ne sais en suite de quel événement<sup>34</sup>. On rapporte que l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> monta au sommet de cette tour lorsqu'elle était encore entière, et qu'il s'y tint droit sur un pied, agitant l'autre dans l'air. Cette action intrépide par elle-même était-elle bien placée dans la personne de cet empereur ? est-ce aux monarques à exposer ainsi témérairement une vie d'où dépend souvent le bonheur, le repos d'un empire<sup>35</sup> ? La cathédrale d'Ulm a été enlevée aux catholiques peu après les innovations de Luther et c'est encore la confession évangélique qui en est en possession.

Ulm, jadis ville libre et impériale, jouit anciennement d'une haute considération ; elle était la principale du cercle de Souabe et possédait une université qui se rendit célèbre par ses dissensions à l'apparition de la prétendue Réforme : depuis cette époque elle tomba peu à peu en décadence et ne conserva un reste d'importance que sous les rapports militaires qui lui ont été enlevés par les Français ; son commerce, source première de sa prospérité, devrait être très grand à cause de la présence du Danube et du

<sup>34</sup> Ulm, ville wurtembergeoise, sur la rive gauche du Danube. Bonjean ne peut y admirer qu'une cathédrale et qu'une tour inachevées. Celle-là le sera de 1844 à 1890, celle-ci, de 1877 à 1890.

<sup>35</sup> E. Bonjean a vraisemblablement lu l'inscription qui rappelle l'acte de témérité de l'empereur Maximilien (1492), lequel enjamba le parapet de la plate-forme et se livra à diverses acrobaties.



confluent voisin de deux rivières avec ce fleuve ; mais il me semble qu'il est extrêmement [réduit] par la présence des douanes wurtembergeoises et bavaroises qui sont en contact ici. Chaque semaine dans la belle saison on expédie plusieurs bateaux de marchandises pour la Bavière et l'Autriche <sup>36</sup>.

Nonobstant tout cela, Ulm est encore une des bonnes villes du Wurtemberg ; elle compte 12 000 âmes de population. Sa figure est ovale. En elle-même elle m'a paru désagréable ; les maisons, mal bâties et les rues, malpropres : on croit être au milieu d'un grand village ; point de place remarquable ; si ce n'est celle qui entoure la cathédrale ; les autres ne sont que des vides sans agrément qui servent de point d'aboutissement aux rues voisines. A mon avis, elle ne peut nullement être appelée belle ville ; mais ses habitants jouissent d'une réputation de propreté peut-être méritée. Peut-être plusieurs appartements de nos seigneurs suisses rougiraient en présence de la chambre d'un simple batelier d'Ulm (M. Eguelet). Je suis logé au Soleil d'Or, ma chambre donne sur le Danube et je ne puis me défendre d'un sentiment de mélancolie en voyant fuir cette onde avec tant de rapidité. Je me trouve déjà si éloigné de vous et il me reste encore près de cent dix lieues à faire. Une fois dans ces pays lointains, pourrai-je jamais vous revoir ?

Je n'ai pas oublié, mon cher ami, que j'étais Suisse ; je ne renoncerai jamais à cet amour inné que tout Suisse nourrit pour sa terre natale. Eh ! quel autre plus que moi a lieu de le regretter, moi qui y ai laissé la source de tous mes plaisirs ! Non, je ne désire qu'une chose et je l'obtiendrai si la fortune ne me traite pas en marâtre. Je reviendrai dans cette Suisse que j'ai quittée dans l'infortune, je me réunirai dans la joie à des amis qui m'ont coûté tant de larmes à mon départ, je jouirai encore de cette franchise noble et amicale, précieux apanage des habitants de nos campagnes. Et Théodosie, l'y retrouverai-je encore ? Sera-t-elle toujours aussi sévère ? Insensé ! j'y pense encore ! non, oublions qu'elle existe. Quoi ? Oublier qu'elle existe quand mon âme est pleine de son souvenir ? Ah ! vénérons ses vertus et laissons à la main secourable du temps à cicatriser mes blessures.

#### Couplets épars, fruit de mes rêveries

O jours heureux de ma jeunesse,  
Qu'êtes-vous devenus ?  
Mon cœur, plongé dans la tristesse,  
Ne vous reconnaît plus.

#### A l'Amour

Amour, cruel Amour, j'abjure ton empire ;  
Trop longtemps j'obéis au coupable délire,  
Qui sut dompter mes sens, égarer ma raison ;  
Oui, tu ne fus que mensonge, erreur, illusion.

<sup>36</sup> Le Danube forme la frontière du Wurtemberg et de la Bavière ; situé au confluent de la Blau, il reçoit un peu en amont les eaux de l'Iller.

Fuyez, belle jeunesse, évitez ces rivages.  
 Dans tous les temps fameux en funestes naufrages,  
 Son bras put enchaîner le [plus] grand des héros  
 Et les faire languir dans un honteux repos.  
 Leurs lauriers sont flétris et leur gloire succombe,  
 L'Amour en badinant vint en creuser la tombe.

### Elégie

Grand Dieu, soutiens mes pas ; ranime mon courage,  
 Ecoute de mon cœur le douloureux langage.  
 Ce flambeau de ma vie, éclatant comme toi,  
 Théodosie n'est plus, s'est éteinte pour moi.  
 Le sort, le sort jaloux, l'a ravie à ma flamme  
 Et pour jamais porté le trouble dans mon âme.

Oh ! Théodosie, doux charme de mes jours,  
 Fallait-il te perdre, te perdre pour toujours ?  
 Hélas ! qui désormais de ma triste carrière  
 Allégera le poids et l'affreuse misère ?  
 Tes vertus l'égalaient à la divinité,  
 Ton regard tendre et doux, ta sensibilité,  
 Un air affectueux, ta sévérité même,  
 Pour ton fidèle amant étaient le bien suprême.  
 Devant toi mes soucis fuyaient rapidement,  
 Le plaisir et la joie et le doux contentement  
 Renaissaient dans mon cœur. O ma Théodosie !  
 Tu étais le trésor et l'âme de ma vie.

Ils ont fui ces beaux jours, ils ont fui sans retour.  
 Qui pourrait à présent les rendre à mon amour ?  
 Vains désirs ! vain espoir ! oh ! fortune barbare !  
 Que de maux, que de pleurs ton courroux me prépare ?  
 De l'amour à longs traits savourant les douceurs  
 Près d'elle je bravais, défiais les fureurs ;  
 Tu me lances soudain dans des terres lointaines,  
 Etrangères pour moi, mais fécondes en peines.  
 A présent isolé, perdu dans l'univers,  
 Je retrouve partout mes malheurs et mes fers.  
 Les spectacles pompeux, les fêtes enchantées  
 Ne peuvent égayer mes sinistres pensées.  
 Hélas ! que peut le bruit, le tumulte éclatant  
 Sur les sens affligés, sur le cœur d'un amant !  
 De ses vifs déplaisirs rien ne peut le distraire,  
 En vain à leur empire il voudrait se soustraire,  
 La tristesse, les pleurs, des regrets superflus,  
 Le souvenir amer des plaisirs qu'il n'a plus  
 Remplissent de ses jours la course infortunée,  
 Mon âme à la douleur pour jamais condamnée  
 N'espère plus goûter ces instants précieux



Où ma Théodosie paraissait à mes yeux,  
Le sourire à la bouche et riche de tendresse,  
Ramenant dans mon cœur le bonheur, l'allégresse.

Une foule active se presse à mon côté,  
Elle court, va, circule avec rapidité,  
Et mon œil incertain dans cette multitude  
En vain cherche un ami qui de ma solitude  
Soulage les ennuis. Ah ! mes plaintifs accents  
Ne sont que de vains mots qu'emportent les autans !

Lauingen. 22 mai 1816

Enfin me voilà embarqué. Ulm fuit rapidement derrière moi, sa tour colossale s'abaisse peu à peu, bientôt elle va se perdre dans l'horizon. Les bords du grand fleuve jusqu'à présent ne sont rien moins que rians ; il coule dans un bassin environné de bruyère et de marais, on croirait voguer sur une eau solitaire de la triste Sibérie. C'est très rare qu'une tour, qu'une ville viennent égayer la vue. Gunzburg <sup>37</sup> est la première. Nous y arrivâmes vers les cinq heures du soir ; elle est située à une portée du canon du rivage.

Cette journée fut vraiment détestable ; la triste monotonie de la contrée, une pluie continue, l'embarras réciproque des passagers, et pour mon particulier, l'inquiétude sur mon sort à venir la rendirent très ennuyante. Je n'ai aperçu nul être vivant sur la rive si ce n'est quelques vaches efflanquées qui sortaient de temps à autre du milieu des saules qui bordent le fleuve. Quelle différence entre ces sapins fiers et hardis, ces chênes majestueux et ces hêtres élancés qui ombragent les plaines et les monts de l'heureuse Helvétie et ces tristes saules dont les humbles [racines] plongent dans les ondes qui les humectent et les nourrissent.

Je ne vous ai encore point parlé du fleuve qui me transporte à Vienne et qui sera pour quelques jours l'arbitre de mes destinées. Ses eaux perfides pourraient facilement m'engloutir, moi, avec tous mes projets fantasques. Il est extrêmement rapide et souvent on l'a vu s'élancer de ses bords et porter aux environs les ravages et la mort. D'année en année il peut changer de cours et c'est à l'œil expérimenté du nautonier à reconnaître entre cette multitude de bras qu'il creuse dans sa course le plus profond, autrement on court risque de s'aller jeter sur des bancs de sable d'où on ne saurait plus se tirer. Il y a un danger réel à naviguer sur ce fleuve ; mais bah ! je suis sans crainte, je porte sur moi un double talisman, un sacré et un profane. En cas de naufrage je les montrerai aux ondes courroucées et, nouveau Moïse, je les verrai s'abaisser devant moi et m'ouvrir un passage sûr.

Nous sommes arrivés à Lauingen entre huit et neuf heures. Nous eûmes de la peine à y trouver un gîte quoique notre équipage ne fût pas grand ; des

<sup>37</sup> Günzburg.

officiers de dragons occupaient presque toutes les auberges. Nous étions cinq Suisses sur le bâtiment, trois Argoviens, un Genevois et moi, Valaisan. Nous fraternisâmes bientôt quoique les trois premiers ne sussent pas un mot de français. Je me suis fait donner une petite chambre à part afin d'être moins distrait dans mes réflexions. Il est minuit au moment que je vous écris. Qui m'aurait [dit] il y a un an que dans une nuit pareille à celle-ci le sort me jetterait si loin de vous, Ignace ? vous rappelez-vous encore de cette nuit mémorable, dérobée au sommeil, que nous passâmes dans les doux épanchements de l'amitié, dans une chambre attenante à la mienne ? Nous vîmes la lune se lever majestueusement sur l'horizon, l'éclat de son disque argenté nous éclairait seul à la fin ; je vous parlais de Théodosie que j'allais revoir le lendemain, un même ouvrage devait nous occuper ; hélas ! j'étais trop heureux ; cette journée ne fut pas pour moi sans attrait ; mais celle qui s'écoulera demain, que m'apportera-t-elle ?

Revenons à ce qui [se] passe autour de moi. Depuis que je suis ici j'entends une voix divine qui marie ses tendres accents avec le son harmonieux d'un clavecin. Sans doute elle soupire, j'ai reconnu du Vihelmo, Ignace : *O weine nicht länger um mich* ; j'ai répété ce douloureux refrain, il me conviendrait à plus d'un égard<sup>38</sup>. Adieu Théodosie : je suis un insensé, mais un insensé incurable et qui se plaît dans sa folie. Si vous vouliez m'entendre, je vous dirais comme Pan à la nymphe Syrinx :

D'où naît cette rigueur extrême ?  
Pourquoi refusez-vous d'écouter mes serments ?  
Je suis laid ; mais hélas ! est-on laid quand on aime ?  
La beauté véritable est dans les sentiments.

Près de Neustadt. 23 mai 1816

Ignace, je ne suis pas fait pour être stoïcien, je m'en aperçois tous les jours. Je suis loin d'avoir cette fermeté de courage, cette impossibilité de caractère qui distinguaient les disciples de Zénon. Chaque jour m'apprend de plus en plus ma faiblesse et l'empire d'une passion qui depuis trop longtemps me gouverne.

Réveillé en sursaut ce matin dès les trois heures, je me suis transporté au milieu de vous. Notre vaisseau voguait déjà. Mes compagnons de voyage étaient encore plongés dans le sommeil et j'eus l'occasion de rapprocher mon isolement présent avec l'agréable tumulte de cette matinée de la Fête-Dieu. Je me rappelais combien j'ai trouvé Théodosie aimable ce jour-là. Dans un charmant négligé la modestie et les grâces faisaient toute sa parure, l'air frais du matin agitait doucement sa chevelure et se jouait dans les

<sup>38</sup> S'agirait-il de Guillaume-Louis Bocquillon, dit Wilhem, « compositeur français et fondateur des écoles populaires de chant en France, né à Paris en 1781, mort dans la même ville en 1842 » ?

boucles qui embellissaient sa figure. Le même travail nous occupait ; sa main délicate me tendait des ornements, je la saisisais, je l'eusse pressée sur mon cœur. J'étais heureux, aurais-je pu ne pas l'être ? et l'être d'autant plus que le plaisir dont je jouissais était plus rare ? M'aura-t-on donné aujourd'hui une seule pensée ? La circonstance aurait dû la faire naître ; mais que sont-ce que mes droits ? Espérons cependant ; longtemps j'ai adoré des chimères, souvent l'importune vérité vint les dépouiller de leurs attraits et me les présenter dans leur affreuse nudité. Je ne me suis cependant pas corrigé, je ne veux pas commencer aujourd'hui, où rien au moins ne troublera mes illusions, pitoyable mais unique ressource pour un cœur amoureux.

Ainsi s'est passée la journée pour moi, pendant que vous sans doute aurez été dans la joie et les plaisirs. Oh ! fortune barbare, qui peut se fier à tes faveurs ? Moi, que tu relègues dans un monde inconnu ? Mais j'opposerai une constance invincible à tes revers, peut-être parviendrai-je à te lasser.

J'approche rapidement du terme de mon voyage, aujourd'hui nous avons fait plus de trente lieues. J'ai vu successivement s'éclipser Dillingen, Donauverth <sup>39</sup>, célèbres dans les guerres de Trente ans et de la succession d'Espagne, Neubourg, apanage d'une branche de la maison de Bavière, Ingolstadt, forteresse et université plus célèbre jadis qu'à présent, enfin me voici abrité dans un village près de Neustadt.

La contrée est devenue plus riante et moins marécageuse ; les vastes plaines qui s'étendaient à mes côtés avaient cependant un peu trop de monotonie. Le seul spectacle qui m'ait réellement ravi, c'est celui du coucher du soleil. J'ai déjà vu dans les champs de Leipsik ce brillant phénomène ; mais sans avoir le mérite de la nouveauté, il m'a enchanté <sup>40</sup>. Pour un Suisse, ce sera toujours une jouissance que ce spectacle. Accoutumé à voir le soleil se coucher derrière ses monts, il ne jouit qu'imparfaitement de son crépuscule parce que l'horizon est trop borné pour lui.

Nous étions à une lieue de Neustadt, de légères vapeurs bordaient l'horizon ; le soleil sur son déclin, disparaissant par degrés, nous permettait de contempler librement son disque enflammé. Tout à coup l'occident parut en feu, les nuages teints d'un beau pourpre faisaient un effet merveilleux. Le phénomène s'étendit peu à peu, bientôt remplit un espace immense et se montra à nos yeux étonnés dans toute sa splendeur. Nous le vîmes décroître lentement, les nuages ciselés par la lumière nous offraient mille figures diverses et bizarres. Peu à peu l'obscurité s'étendit du haut de l'empyrée, l'éclat lumineux cédait, se concentrait, les nues se rembrunirent, enfin la nuit vint mettre fin à ce magnifique tableau. Adieu.

Mais une chose que j'allais oublier et qui m'a le plus sensiblement touché, c'est la vue de l'endroit malheureux où une triste victime de l'amour termina sa carrière. Non loin de Neubourg <sup>41</sup>, dans une petite ville dont

<sup>39</sup> Donauwörth.

<sup>40</sup> Voir ci-dessus note 33.

<sup>41</sup> Neuburg.

ma mémoire infidèle a oublié le nom, se présente un château antique bâti sur un roc élevé au pied duquel le Danube se brise avec fracas. C'est d'une des fenêtres de ce château que l'infortunée fut précipitée dans les ondes. Voici comme mon bateleur me raconta cette aventure ; je n'en garantis pas l'authenticité ; mais je crois avoir lu quelque chose de semblable.

Le crime de cette malheureuse amante était d'avoir su captiver par ses charmes l'héritier présomptif du trône ducal de la maison de Neubourg. Malgré la grande disproportion de la naissance et des moyens, le prince n'avait point hésité de s'allier avec la belle et sensible Emma ; cette mésalliance occasionna une grande rumeur, la jalousie d'un autre amant puissant et irrité envenima les esprits déjà aigris. On cabala près du duc régnant ; on peignit cette union comme un attentat à la majesté du trône, à l'autorité paternelle, enfin le prince reçut ordre de se séparer de sa femme ; il refusa d'obéir et jura de défendre son Emma jusqu'au dernier soupir et qu'on ne [la] lui arracherait qu'avec la vie. Il tenait sa parole ; rien de suspect n'approchait de la personne de son épouse. Mais que ne peuvent la haine et la jalousie réunies ! Emma fut attirée hors de la portée de son protecteur et précipitée dans le fleuve. Le prince la vit tomber et s'élança après elle. Hélas ! ce fut en vain ; ils périrent tous les deux unis dans leur mort comme ils l'avaient été durant leur vie. Voilà l'histoire ou le roman ; elle est attendrissante et toute âme sensible donnera volontiers une larme au sort de ces malheureux amants. Adieu.

Près de Dekendorf <sup>42</sup>. 24 mai 1816

Qu'il est beau ce Danube ! qu'il est majestueux ! que de variétés me présente son cours ! j'ai déjà bien voyagé, j'ai vu plus d'une beauté dans la nature ; mais rien qui puisse se comparer à la diversité des coups d'œil dont jouit celui qui voyage sur ce fleuve. Oui, mon ami, si quelque chagrin amer ronge ton sein, attriste tes pensées, viens, suis cette route et ton cœur sera soulagé. Si surtout un sentiment malheureux t'accable et te tourmente, viens, les bords du Danube calmeront ta douleur et te donneront d'utiles leçons. Ce rivage, tantôt paré de la plus brillante verdure, tantôt nu et désert, te dira qu'ici-bas tout n'est pas jouissance, que la vie est un passage semé de peines et de plaisirs. Ces flots qui vont se réunir à l'océan te rappelleront le terme de notre existence, cette éternité immense où nos âmes se retrouveront, où l'amant sera réuni à son amie sans plus craindre de séparation. Tout parle à l'entour de moi et tout parle à mon cœur ; qu'il est éloquent, ce langage, qu'il est attrayant ! Partout la contrée me retrace quelque image de ma patrie. Je me suis vu aujourd'hui au milieu du Gotteron. Parti de Neustadt par un vent frais et favorable, nous voguâmes de trois à cinq heures à travers une vallée riante. Peu à peu les collines qui la bordaient se rapprochèrent. Leurs flancs étaient ombragés par de noirs sapins, l'ornement de nos montagnes, que je n'avais pas vus depuis longtemps. D'énormes rochers

<sup>42</sup> Deggendorf.

leur succédèrent et continuèrent la chaîne des hauteurs ; le Danube resserré dans sa course se précipitait avec fureur dans le lit qui restait libre. Une route cependant serpentait entre le roc et le fleuve ; je me demandais quel être pouvait habiter ce lieu sauvage, quand un nouveau contour du Danube vint m'offrir un superbe monastère, et comme j'ai la copie la plus fidèle du Gotteron, mêmes sinuosités, mêmes irrégularités. De loin ces parois de rocher semblaient devoir barrer le cours du fleuve, on arrivait et le même tableau se répétait dans le lointain. La verdure la plus belle embellissait les arbres qui couronnaient les rochers. Ces rochers noircis et minés par la faux du temps m'offraient des grottes à moitié ébauchées, des parois brutes et perpendiculaires, des pointes pyramidales et mille autres formes diverses. De temps en temps la colline s'abaissait et la végétation étendait son empire jusqu'aux rives du fleuve. Enfin plus j'avais, plus j'étais enchanté de cette richesse de vues magnifiques que la nature me présentait. La fraîcheur du matin, le bruit des rames frappant les ondes en cadence, le mouvement doux et régulier du vaisseau, le tendre gazouillement des oiseaux qui, voltigeant d'arbres en arbres, saluaient par leurs chants le retour de la lumière, le doux murmure de l'onde, le léger frémissement des feuilles agitées par le vent, tout en un mot dans ces charmants parages ouvrait mon cœur aux charmes du sentiment. Je pensai à ma patrie, aux amis que j'y ai laissés. Au son d'une cloche lointaine je vous saluai tous à votre réveil et invoquai les zéphirs pour porter mes vœux et mes soupirs au chevet du lit de Théodosie. Oh ! mon amie, puisses-tu être heureuse, puisses-tu ne goûter que les douceurs de la vie ! Ton amant peut supporter ses maux avec constance, il y succomberait s'il te voyait souffrir. Oh ! si ton ombre légère se montrait à moi en ce moment, quel serait mon bonheur ! je te demande aux échos d'alentour et l'écho répète Théodosie ; mais Théodosie ne paraît pas et mes faibles accents fatiguent en vain les rochers.

Ignace, je quitte cette matière qui m'attriste, hélas ! c'est pour y revenir bientôt ; mais je veux modérer mon délire ; car rien ne fatigue plus l'ami, même le plus fidèle, que le langage d'un amour malheureux. Au lieu de m'abandonner à mes rêveries, je vais suivre les contours de ce vallon délicieux. Ici se présente un ermitage bâti en partie dans le roc ; il me rappelle celui que je visitai jadis avec elle dans des temps plus heureux. Dans cette enceinte paisible vivait autrefois un homme, étranger au tumulte des villes et des passions qui les agite. Dans sa simplicité il vivait heureux, ses vertus sanctifiaient, embellissaient ces coteaux. Hélas ! il n'est plus l'homme juste, il a passé et des hommes profanes fréquentent à présent son tranquille séjour. Il est devenu un but de promenade pour les habitants d'une petite ville voisine. Oh ! si jamais vos pas se dirigent de ces côtés, vous verrez que la description que je vous en fais n'est point exagérée. Peut-être cette belle nature ne fera pas sur vous la même impression que sur moi ; nos dispositions ne sont pas égales. J'aime ce qui touche l'âme, ce qui l'attendrit. Quand la nature est d'accord avec mes sentiments, quand elle semble compatir à ma douleur, quand par une charmante illusion elle me transporte dans les lieux où j'ai laissé tout mon bonheur, le moyen alors de n'être pas satisfait ! Adieu.

Engelhartzell <sup>43</sup>. 25 mai 1816

La journée d'aujourd'hui a été fort ennuyeuse ; je me suis avisé de dormir la majeure partie de la matinée ; ainsi je n'aurai pas de grands détails à vous faire. Deux choses seulement ont fixé mon attention : la rencontre que j'ai faite à Passau de M<sup>mes</sup> Graff et Buman et les dépits que m'ont occasionnés mes courses réitérées pour le visa de mon passeport.

En me réveillant je montai sur le pont, je cherchais vainement le vaste horizon que j'avais vu à la pointe du jour ; nous étions de nouveau engagés dans des défilés, mais d'un aspect moins austère que ceux que nous avions parcourus la veille. Les coteaux qui les formaient étaient plus riants sans être moins variés, j'y retrouvai mes rochers et mes sapins. Eh quoi ! toujours des sapins, allez-vous me dire, quelle monotonie ! doucement, mon ami, les sapins sont pour moi ce que la bruyère fut pour Ossian ; l'imagination mélancolique du barde écossais se plaisait à errer au milieu de cette bruyère haute et épaisse qui couvrait les vallées de sa patrie. C'était à l'ombre de leurs rameaux qu'il aimait à chanter sur sa harpe plaintive le triste sort de son Oscar et des filles de Selma. Ces sombres solitudes donnaient à son âme une force, une vigueur nouvelles ; elles inspiraient ses chants ; c'est de là que partaient ces accents passionnés qui pénètrent nos cœurs ; c'était là qu'il choisissait ces images qui nous font admirer son génie. Il en est de même pour moi ; les sapins, les rochers m'attendrissent ; ils réveillent dans mon cœur mille sentiments qui naquirent sous leur ombrage ; ils font à mes chagrins une douce diversion, je crois en les voyant être encore dans ma patrie ; pourrais-je ne pas les chérir ? Quel est le Suisse qui ne regrette pas dans l'étranger les charmantes solitudes de sa patrie ? Quel est le Suisse à qui une fois dans sa vie elles n'aient pas prêté leur ombre et leur paisible asile ? Quel est le Suisse qui ne pense pas avec transport aux scènes ravissantes de nos montagnes, qui ne se rappelle ces sons mélodieux de la cornemuse répétés par mille échos, ces airs nationaux dont la douce langueur pénètre jusqu'au fond du cœur, en un mot tous ces aspects romantiques dont la nature a décoré nos Alpes avec tant de prodigalité ?

Mais je vous ferai grâce d'une plus longue défense, il est temps d'arriver à Passau, dernière ville de la Bavière, située sur les bords du Danube, environnée de hauteurs fortifiées et célèbre par la transaction qui y fut conclue entre Charles Quint et la Ligue évangélique <sup>44</sup>. Elle est construite assez irrégulièrement, ses bâtiments annoncent une haute antiquité ; son église gothique est pleine d'inscriptions mortuaires (dernier retranchement de la vanité humaine) ; sa voûte et son dôme sont chargés de peintures dont les vives couleurs charment les regards ; une chapelle collatérale attire surtout l'attention : c'est une petite grotte charmante où l'on a distribué de la mousse, des feuilles et divers ornements avec le plus grand art. J'étais occupé à examiner ce joli ouvrage lorsque je vis approcher deux dames qui

<sup>43</sup> Engelhartzell, le premier village autrichien sur la rive droite du Danube.

<sup>44</sup> Cette transaction est connue sous le nom de paix de Passau (1552).



se placèrent tout près de moi. D'abord je n'y fis pas grande attention ; mais bientôt à leur accent je reconnus M<sup>mes</sup> Graff et Buman qui étaient arrivées peu d'heures avant moi. Je m'empressai de leur faire mes compliments et je fus admis à profiter de leur compagnie jusque vers les quatre heures après midi où nous rembarquâmes. Elles m'apprirent qu'elles voyageaient en très jolies compagnies ; en effet je vis à quelques pas de là un jeune cadet autrichien de Blankenstein ; beau de sa personne, embelli encore par son uniforme et par ma foi très propre à faire oublier à ces deux dames MM. les Fribourgeois.

Enfin nous atteignîmes l'extrême frontière de la Bavière ; la ligne de démarcation est tirée près d'un grand roc qui partage le Danube. Nous arrivâmes ensuite sans autre événement à Engelhartzell, premier village autrichien où l'on retint nos passeports en nous enjoignant d'aller les reprendre à la police de Linz<sup>45</sup>. La situation de ce village est très romantique, le Danube extrêmement large en cet endroit m'offre l'illusion d'un lac suisse enclavé entre des montagnes. J'entends frémir son onde et je pense avec quelle volupté j'écoutais jadis des fenêtres du comptoir le murmure de la Sarine. Adieu, à demain dimanche.

Près de Grein. 26 mai 1816

Encore un dimanche de terminé mes amis ! la singulière journée ! je me réveillai ce matin plus joyeux qu'à l'ordinaire, un rêve enchanteur m'avait transporté auprès de Théodosie, ma première pensée, le premier battement de mon cœur fut pour elle. Le jour commençait à poindre ; la clarté des étoiles s'affaiblissait peu à peu ; l'astre du berger semblait quitter avec regret son paisible empire. L'aurore aux doigts de rose m'annonçait par son éclat la naissance du plus beau jour. En effet, bientôt le soleil parut sur l'horizon lançant de tous côtés une pluie de feux. Je le saluai de grand cœur et le priai en vrai Parsi, de se lever aussi radieux sur la tête de Théodosie et de favoriser ses projets de plaisir pour la journée. Mes vœux auront-ils été exaucés ? Oh ! sans doute que l'image de celui qu'elle a proscrit ne sera point venu attrister ses plaisirs, sans doute que je suis déjà pour elle comme un homme qu'elle n'a jamais connu. Théodosie, près de deux cents lieues nous séparent et mon cœur est toujours le même ; dix-sept jours d'absence auraient dû affaiblir un sentiment que ma raison n'approuve plus, ils n'ont fait que me rendre plus sensible la privation que j'éprouve ; mille objets divers auraient apporté une diversion heureuse à mes pensées, et ils ne m'ont intéressé qu'autant qu'ils vous rappelaient à moi. Aujourd'hui le Danube a coulé dans des gorges étroites plantées de sapins, de dailles<sup>46</sup> et de hêtres verdoyants : tels étaient, me suis-je dit, les arbres qui formaient le bois

<sup>45</sup> Linz.

<sup>46</sup> Daille, s. f., pin sylvestre. Voir *Glossaire des patois de la Suisse romande*, t. V, pp. 5-7.

d'Agy<sup>47</sup> ; tels étaient ceux qui environnaient le Champ [- - -]<sup>48</sup>. Ils furent les témoins de mes plaisirs, ceux-ci le sont de mes peines ; ils m'entendirent quelquefois répéter avec joie ton nom chéri, ceux-ci n'entendent que l'expression de ma douleur ; adieu Théodosie, je n'ai jamais que des plaintes à vous faire ; hélas ! malgré ma raison je ne puis démentir mes adieux. Adieu pour aujourd'hui.

Depuis Engelhardzell le Danube coule dans un vallon qui se resserre, s'élargit successivement et ménage au voyageur une infinité d'agréables surprises. Ici c'est un château antique à moitié détruit par les années ; plus loin sur le sommet d'un mont paraît un monastère dont les habitants semblent séquestrés du reste des humains. A l'étroit contour d'un rocher se présente subitement une petite maison de campagne, environnée de jolis bois, ce qui annonce d'ordinaire l'approche d'une petite ville ou d'un bourg parsemés à de grandes distances sur les bords de ce fleuve. Tel est le trajet de Passau jusqu'à Linz. Un habitant des plaines du Midi ne s'en ferait pas aisément une idée juste ; mais un habitant des rives de la Sarine n'a qu'à suivre le cours de cette rivière pour avoir une image de celui du Danube.

Nous sommes arrivés à Linz vers les onze heures et de suite il fallut nous rendre à la police pour retirer nos passeports. Je vous avoue que nous faisons fort triste figure marchant ainsi en caravane, escortés par des exempts ; des méchants nous auraient [pris] pour des déserteurs. Nous fûmes promptement expédiés et je parcourus un peu la ville. Linz est bâtie dans le genre de Passau, mais les maisons en sont beaucoup plus fraîches, les rues plus droites et mieux éclairées. La grand-place est superbe, elle est ornée d'une fontaine surmontée d'une statue colossale qui tient entre ses mains un soleil d'or<sup>49</sup>. La coiffure des femmes du commun du peuple paraît être très antique ; c'est un bonnet qui tient de la coiffe et du chapeau, je ne peux mieux le définir. Les hommes portent des bretelles et des ceintures à la tyrolienne ; c'est je crois là leur luxe. J'en ai vu de magnifiques bien autrement façonnées que celles que portait une fois le triste chevalier de la charmante Soleurienne [*sic*]. A Linz il y a un grand pont de bois sur le Danube ; les environs de cette ville sont très jolis ; au sud on aperçoit à une grande distance les montagnes de Salsbourg<sup>50</sup> et du Tyrol ; c'est l'aspect le plus étendu dont j'ai encore joui dans mon voyage.

Voilà les courtes observations que j'ai été à même de recueillir pendant le court intervalle que j'ai mis à Linz ; nous nous rembarquâmes et rejoignîmes bientôt nos défilés qui ne nous ont pas encore abandonnés. Les monts qui nous environnent, quoique moins rocailleux, nous offrent le même genre de productions que ceux que nous avons déjà passés.

<sup>47</sup> Le bois d'Agy : « groupe de trois maisons et de trois domaines à deux km de Fribourg dans la commune de Granges-Paccot... » - *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, t. I, p. 126.

<sup>48</sup> [...] : en blanc dans l'original.

<sup>49</sup> Cette « statue colossale » sur la grand-place de Linz est vraisemblablement la colonne de la Trinité, élevée en 1723 par l'empereur Charles VI.

<sup>50</sup> Salzburg.



Sur le soir notre route devint très dangereuse et nous faillîmes périr. Il s'éleva tout à coup un vent furieux qui nous amena en peu d'heures un orage épouvantable. Le tonnerre grondait dans le lointain ; nous étions portés par le courant vers des nuées noirâtres d'où partaient les éclairs à coups précipités ; la nuit allait nous surprendre, nous n'étions plus qu'à une lieue du fameux *Strudel*, passage redouté et souvent autrefois fatal aux voyageurs. Point de village où pouvoir aborder. Enfin nous vîmes deux maisons éloignées ; chacun se mit à la rame, mais malgré nos efforts nous n'eussions pas abordé sans grand danger pour celui qui le premier sauterait à terre si des paysans, apercevant notre détresse, ne fussent venus à notre secours et [n'eussent] retenu le bateau. C'en était temps ; à peine le bâtiment était-il fixé par ses cordes que le vent redoublant de fureur semblait vouloir déraciner tous les arbres de la forêt. Nous étions environnés de la nuit la plus noire, bientôt survint une pluie effroyable. Nous voyons à la lueur des éclairs des torrents se précipiter de la montagne ; la foudre semblait prête à nous écraser. Cette horrible tempête dura une demi-heure, alors elle diminua de violence et se convertit en une pluie continue qui ne cessa de la nuit. L'orage terminé, un grand *Gott lob sey dank* partit à la fois de toutes les bouches. Une partie de l'équipage descendit à terre et passa la nuit dans ces maisons voisines ; quant à moi, je pris le parti de rester dans le bateau où je m'assoupis sur de la paille toute trempée et sans cesse [arrosée] par des gouttières. Ainsi se termina ce dimanche qui avait si bien commencé. Ainsi se terminent trop souvent les espérances des mortels, ainsi a fini la flatteuse illusion dont je me berçais si longtemps. Adieu.

Nussdorf. 27 mai 1816

Eh bien ! mon voyage tend à sa fin ; me voilà en face du triste séjour que le sort m'a choisi. Vienne n'est plus qu'à une lieue de moi ! Hélas ! je n'éprouve pas ce plaisir, cette allégresse que sentent tous les voyageurs en approchant de leur destination ; je ne prévois que de l'ennui dans cette vaste capitale. Parmi tout ce fracas, au milieu de cette foule je serai seul et étranger. J'aurai bientôt, il est vrai, lié connaissance avec mes compatriotes, mais rempliront-ils le vide qui s'est fait dans mon cœur ? Me compenseront-ils l'amie et les amis que j'ai perdus ? Trouverai-je un seul caractère qui sympathise avec le mien ? J'en doute ; ce n'est pas dans les grandes villes que le sentiment vient se réfugier ; l'air empesté qu'on y respire l'éteint dans tous les cœurs ; la frivolité qui y règne l'en éloigne et le repousse dans les champs. Oui, c'est à la campagne, c'est dans nos mélancoliques solitudes qu'il faut encore le chercher. Ce ne furent pas les libertins et volages habitants d'Athènes qui purent ressusciter l'Amour tué par une divinité fausse et usurpatrice de ce nom, ce furent deux jeunes bergers qui de leur vie n'avaient connu que les douceurs et les charmes innocents de la vie champêtre.

Et comment pourrai-je rêver en liberté au milieu du tumulte de cette capitale ?... Oh ! oui, je le pourrai, je me créerai au fond de mon cœur une retraite sacrée, inaccessible au bruit et au tumulte extérieur. Ce sera là le

sanctuaire et l'asile sacré où je sacrifierai à l'amour et à l'amitié et où vos noms seront écrits en caractères ineffaçables. Que je serais heureux si de cet autel, mes vœux pouvaient s'élancer jusqu'à vous et vous dire combien je vous aime ! l'aimable Marguerite dirait alors : « le pauvre B[onjean], qu'il doit être malheureux, éloigné comme il est de tout ce qu'il chérit. » Oh oui ! il l'est sans doute et d'autant plus qu'il n'a plus son aimable compagnie pour faire diversion à ses chagrins. Elle était pour beaucoup dans les larmes que je répandis en partant. Je me plais quelquefois à faire l'analyse de son bon cœur ; je la compare avec tant d'autres personnes que j'ai connues et que je lui trouve fort inférieures. Je voudrais être chargé de faire son éloge, quelle charmante occupation ! un jour viendra où je m'amuserai à tracer l'esquisse des portraits des personnes de ma connaissance, oh ! je ne l'oublierai pas et le sien sera un des plus attrayants.

Mais revenons à mon voyage. Vous aurez sans doute entendu parler de ce tournant qui se trouve près de Grein, entre Lintz et Molk<sup>51</sup>. Nous l'avons franchi ce matin à l'aube du jour et pour vous dire la vérité, je n'y ai rien vu de bien effrayant. Un roc s'élève au centre du Danube, les eaux se précipitent avec force contre cet obstacle qui s'oppose à leur course, les deux côtés du fleuve sont bordés de récifs que l'on évite facilement en faisant force de rames. Nous l'avons traversé sans le moindre accident.

Vers les dix heures nous étions à Molk, immense monastère, un des plus riches de la monarchie et qui a donné naissance à une assez jolie petite ville de même nom. Le couvent est bâti sur le sommet d'un mont dont la pente est très rapide. Quoiqu'il ait été pillé par les Français, quoique ses revenus aient été fort diminués par Joseph II, on le dit encore immensément riche. Plus bas que Molk, se présentent successivement Krems et Stein, l'un remarquable par ses jolis environs et son bon vin, l'autre, par sa moutarde renommée en Autriche ; ensuite Klosterneubourg, riche couvent de bénédictins et enfin Nusdorf où je me trouve à présent.

Nusdorf situé au pied du Calemberg<sup>52</sup>, mont dominé par un château, appartenant autrefois au prince de Ligne qui y est enterré, est un joli petit bourg à l'entrée du canal qui conduit une branche du Danube à Vienne. Je me propose de faire des courses fréquentes sur ces montagnes. J'irai sous l'ombre d'un sapin, à l'abri d'un rocher solitaire soupirez mes ennuis, oublier le monde entier pour ne penser qu'à ma Théodosie. Je retrouverai dans ces bois un peu de repos et de calme, l'aspect d'une cascade, le murmure d'un ruisseau, la vue d'une allée sombre et écartée, le silence profond des forêts charmeront mon âme désolée. Malheureux ! que fais-je ? Je me repais de mensonge, je me nourris d'illusion ; je veux forcer la nature, l'univers à me reproduire des biens qui ne sont plus. Insensé !

Oh ! Théodosie, me voici à la fin d'un voyage entrepris avec tant de regrets et marqué par tant de larmes. Toujours votre image adorée m'a suivi. Que de vœux je vous adressais chaque jour ! pourquoi l'aile des vents ne

<sup>51</sup> Melk.

<sup>52</sup> Kahlenberg.

s'est-elle prêtée à mes soupirs ? Oh ! Théodosie, je me souviens de mes adieux, souvenez-vous quelquefois de moi. Adieu, Théodosie, si quelquefois votre pensée se porte sur un pauvre exilé, pensez alors, pensez à moi sans colère, accordez-moi quelque intérêt.

Adieu, aimable Marguerite ; votre cœur tendre et sensible me témoigna de l'amitié ; poursuivi par le malheur je me réfugiai auprès de vous et j'y retrouvai le repos. Oh ! conservez-moi cette place qui m'est si chère ! souvent je serai près de vous ; voudriez-vous que j'y parusse comme l'étranger ? Oh non ! faites que je sois toujours, quoique absent, l'ami de la douce et intéressante Marguerite.

Adieu, Ignace. Adieu, en un mot, vous tous qui fûtes mes amis. Mon journal est fini, mes chagrins ne le sont pas. Adieu...